



HAL
open science

Une pratique sportive médiévale? Approche structurelle de l'exercice physique dans Erec et Enide de Chrétien de Troyes

Serge Vaucelle, Bernard Ribémont

► To cite this version:

Serge Vaucelle, Bernard Ribémont. Une pratique sportive médiévale? Approche structurelle de l'exercice physique dans Erec et Enide de Chrétien de Troyes. Cahiers de recherches médiévales (XIIIe-XVe siècles), 2003, 10. hal-03028321

HAL Id: hal-03028321

<https://hal.science/hal-03028321>

Submitted on 15 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les CRM s'élargissent

Les *Cahiers de Recherches Médiévales*, avec ce numéro 10 à caractère symbolique, ont montré leur inscription dans la durée. Il est donc possible à présent d'élargir le champ de recherche proposé dans la Revue. À partir du prochain numéro (11), les *Cahiers* couvriront la période XII^e-XV^e siècles.

L'article qui suit est donc simplement une 'annonce' de cet élargissement du champ de recherche de notre Revue au XII^e siècle.

p. 213

Serge VAUCELLE, PRAG EPS, Faculté du Sport et de l'Éducation Physique, Université d'Orléans. Article extrait du DEA soutenu au CESR de Tours en 1997 (ss la dir. des Pr Joël-H. GRISWARD et Pr Bernard RIBEMONT). Doctorant à l'EHESS Paris, ss la dir. du Pr Georges VIGARELLO.

Bernard RIBEMONT, Professeur des Universités en Littérature médiévale, Université d'Orléans

Article publié dans : *Cahiers de Recherches Médiévales (XIII^e-XV^e siècles)*, n°10, 2003, pp. 215-232.

Une pratique sportive médiévale ? Approche structurale de l'exercice physique dans *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes

Au centre des exercices physiques médiévaux – de ceux qui peuplent nos romans – se place le tournoi. Il existe également des jeux sportifs, comme la soule – dans laquelle certains voient l'ancêtre du rugby – ou le tir à l'arc, tel qu'il se développe à la fin du Moyen Âge, avec des sociétés d'archers et des compétitions, telles le « tir au papegay »¹. Mais cela ne suffit pas pour que l'historien puisse parler véritablement de sport, dans la mesure où les pratiques effectives, et même les règles qui peuvent avoir été édictées – celles de sociétés de tir par exemple – n'impliquent pas une conscience effective d'une pratique sportive². De plus, les pratiques corporelles

¹Voir B. Ribémont, « Histoires de perroquets : petit itinéraire zoologique et poétique », *Reinardus*, 3, 1990, pp. 155-71.

²« Les historiens du sport contemporain réservent très jalousement et exclusivement l'emploi de cette appellation aux pratiques nées au XIX^e siècle, les séparant radicalement – trop radicalement – des jeux traditionnels et cela en dépit de parentés formelles. » explique J.-M. Mehl dans son rapport introductif aux Actes du 116^e congrès national des Sociétés savantes (CTHS, Chambéry, 1991). *Jeux, sports et divertissements au Moyen Âge et à l'âge classique*, Paris, 1993, p. 8. R. Chartier et G. Vigarello précisent pour leur part : « les pratiques sportives représentent une figure spécifique dans la mesure où elles installent de manière inédite

et les jeux anciens dépendent des formes de sociabilité particulières ainsi que des rituels religieux ou profanes qui structurent la vie médiévale. Face à cela, « le sport, en son principe, n'a ni fonction rituelle ni finalité festive, partant il est censé annuler, et non reproduire, les différences sociales qui lui sont antérieures et extérieures »³.

Dans des temps encore récents, certains auteurs ont tenté de considérer les pratiques physiques des chevaliers comme le chaînon manquant entre les jeux de l'Antiquité grecque et le renouveau des sports anglo-saxons au XIX^e siècle⁴. Or l'homme médiéval n'a eu qu'une connaissance très incomplète de la réalité des sports antiques, et les jeux de l'Antiquité ne se retrouvent pas dans les romans antiques. La connaissance médiévale de ces sports antiques demeure livresque et passe largement par la tradition encyclopédique isidorienne. Les *Étymologies* d'Isidore de Séville livrent en effet une description relativement complète de ce que l'encyclopédiste nomme « jeu gymnique ». Les activités du cirque (courses de chars et de chevaux), des gladiateurs sont évoquées et aussitôt condamnées par l'auteur qui n'y voit qu'un spectacle de cruauté, source d'une vanité à combattre. La seule activité qui reste glorifiée par l'encyclopédiste concerne les activités athlétiques anciennes⁵. Au XII^e siècle, Hugues de Saint-Victor propose dans le *Didascalicon* sa propre division du savoir humain, dans laquelle il intègre des activités comme la danse, la lutte ou la course⁶. Plus qu'une véritable incitation à l'exercice physique, l'ouvrage mise sur les effets du spectacle sportif sur le spectateur, une sorte de *catharsis*. Parallèlement à ces ouvrages encyclopédiques, le Moyen Âge n'a pas produit ce que l'on pourrait qualifier véritablement de traités sur le sport. Il existe toutefois des traités de tournoi, comme celui, fort connu, de René d'Anjou⁷, dans lesquels les pratiques du corps sont centrales. Mais il faudra attendre la Renaissance pour voir apparaître des textes qui manifestent une volonté consciente de proposer des exercices codifiés en vue de pratiques sociales, hygiéniques et compétitives, point de départ du sport moderne.⁸

l'exercice physique collectif tant dans le temps et l'espace que dans le tissu social de la communauté. » (« Trajectoires du sport », *Le Débat* n° 19, 1982, p. 37).

³R. Chartier et G. Vigarello, art. cit., p. 38.

⁴Après la tentative de Jean-Jules Jusserand qui visait à redonner un ancrage français au phénomène sportif anglo-saxon (*Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, Copenhague, 1901), ces auteurs ont présenté *Le sport ... vieux comme le monde* (R. Vimard, Paris, 1944), ou encore issu d'une généalogie suprême allant *De la Bible à Marcel Cerdan* (M. Colinon, Paris, 1949, p. 46).

⁵« Le chrétien ne doit rien avoir en commun avec la folie du cirque, l'impudicité du théâtre, la cruauté de l'amphithéâtre, l'atrocité de l'arène, la luxure du jeu. » *Étymologies*, XVIII, 59. Dans ce livre XVIII qui s'intitule « La guerre et les jeux », Isidore fait l'apologie de l'athlétisme antique qui « est le triomphe de la vitesse et de la force » (XVIII, 17). Des cinq activités – « Genera gymnicorum quinque : id est saltus, cursus, iactus, virtus atque luctatio », *ibid.* – il ne détaille pas plus le contenu ni les formes de pratique.

⁶Voir à ce propos M. Lemoine, « Le sport chez Hugues de Saint-Victor », dans *Jeux, sports et divertissements au Moyen Âge et à l'âge classique*, CTHS, Paris, 1993, pp. 131-41.

⁷*Le Traictié de la forme et devis d'ung tournoy* du Roi René date des années 1460.

⁸Les premiers traités didactiques d'escrime apparaissent réellement en Allemagne en 1443 avec le *Fechtbuch* de Tallhoffer, puis en Italie avec Marozzo (1517) et Agrippa (1553). En France, il faut attendre 1573 et Henri de Saint-Didier : *Traicté contenant les secrets du pre-*

Comptes rendus et notices

Notre interrogation portera donc sur l'éventuelle cristallisation d'une conscience sportive dans la société médiévale. Nous partirons du concept de sport tel qu'il est énoncé par P. Parlebas : « La conjonction des trois critères (situation motrice, compétition, institutionnalisation) est nécessaire et suffisante pour distinguer le sport de toutes les autres pratiques ludiques ou cérémonielles : jeux sportifs traditionnels (non institutionnalisés), rites physiques (non compétitifs), jeux de société (non moteurs) »⁹. On voit donc que la formation du chevalier, comme sa pratique coutumière ne correspondent pas véritablement à cette définition en trois points. On trouvera un ou deux points, mais pas les trois¹⁰. Il paraît donc *a priori* peu pertinent de parler de sport pour cette époque. C'est pourquoi nous travaillerons plutôt à partir de la notion d'activité *pré-sportive*. Nous désignerons par le terme de « pré-sport » toute activité performante codifiée (ou toute pratique en cours de codification, s'éloignant progressivement de l'inspiration guerrière originelle), compétitive, possédant une dimension forte en matière d'engagement corporel, et permettant la reconnaissance finale du participant.

Notre propos sera centré sur une interrogation : quelle part l'exercice physique joue-t-elle dans l'architecture des textes et comment, selon quelles modalités, le parcours pré-sportif du chevalier en constitue-t-il une structure ? Pour ce faire, nous avons fait le choix d'un corpus restreint, centré sur les romans de Chrétien de Troyes, plus particulièrement sur son premier roman¹¹. Bien que l'œuvre de Chrétien ait suscité une multitude, presque non dénombrable, d'études, nous prenons le risque d'ajouter une petite pierre à la tour de Babel. C'est qu'il nous a paru que l'œuvre du trouvère champenois fournissait un champ d'étude particulièrement performant pour notre propos. Cette œuvre, parce qu'elle s'inscrit largement dans une perspective de formation puis de maturation de la pratique chevaleresque, est centrée sur un individu presque toujours, d'une façon ou d'une autre, en compétition avec ses semblables et qui s'affirme corporellement et de façon identitaire. Les romans de Chrétien, en évoquant cette compétition, en proposent, de fait, une codification.

mier livre sur l'espée seule, mère de toutes les armes. Si l'on retrouve un poème sur la *Chace dou Cerf* au XIII^e siècle, les traités cynégétiques sont bien postérieurs (Henri de Ferrières : *Le Livre de Chasse*, 1354-1376/77 ; Gace de La Buigne : *Le Roman des Déduits*, 1359-1377 ; Gaston Phoebus : *Le Livre de la Chasse*, 1387-87). Après Michel Toulouze (*L'Art et Instruction de bien dancier*, 1496), Thoinot Arbeau écrit le premier livre français de chorégraphie en 1596 (*L'Orchésographie*). Alors que les médiévaux ont principalement développé leurs connaissances sur le cheval autour des axes vétérinaires ou de la maréchalerie, c'est à la Renaissance qu'apparaissent les traités d'équitation, en Italie d'abord vers 1550, puis en France (Salomon de La Broue : *Le Cavalerie François*, 1593-94 ; Antoine de Pluvinet : *Le Manège Royal*, 1623). C'est donc à l'approche de l'âge classique que l'éventail des sports médiévaux – auquel on pourrait ajouter le jeu de paume – se dote progressivement de traités didactiques.

⁹P. Parlebas, *Psychologie sociale et théorie des jeux*, Thèse, Paris V-Sorbonne 1983, p. 54.

¹⁰N'en déplaise à Pierre de Coubertin qui écrivait : « le Moyen Âge connut un esprit sportif qui garde une intensité et une fraîcheur supérieures probablement à ce que l'Antiquité grecque a connu », *La Pédagogie sportive*, Paris, 1922.

¹¹*Erec et Enide*, éd. M. Roques, Paris, Champion, CFMA, 1968. Pour *Perceval ou le Conte du Graal*, éd. J. Dufournet, GF, Paris, 1997.

Le chevalier et son « stade »

La formation du chevalier passe donc par l'éducation au combat, car « nul homme n'a la moindre valeur tant qu'il n'a pas reçu et donné de nombreux coups », comme le rappelle Bertrand de Born dans son *Éloge de la guerre*¹². La mention d'une telle formation n'est pas rare dans la littérature narrative, même si elle n'occupe pas une place fonctionnelle de premier plan. On en trouve quelques exemples dans la chanson de geste – on pense au Renouart de la *Chanson de Guillaume* –, même si le contexte épique est peu favorable à montrer l'apprentissage physique du héros. Cependant, lorsque Renouart s'exerce à monter correctement à cheval ou à manier l'épée, il s'agit plutôt de contre-espace, à l'intention comique. Gouvernal enseigne à Tristan le métier des armes, il lui organise une éducation corporelle dans laquelle on peut lancer des disques de pierre mais également franchir d'un bond les plus larges fossés. Le jeune Perceval reçoit quant à lui une éducation physique de la part du seigneur expérimenté qu'est Gornemant. Mais celle-ci ne correspond pas, telle que Chrétien la décrit, à une procédure systématique et rationnelle. Spontanément, Perceval monte correctement à cheval, porte la lance et le bouclier comme un chevalier aguerri. Chrétien en fournit une explication reposant sur le don de nature¹³. C'est pour le maniement de l'épée que la description de l'apprentissage est plus précise¹⁴. Il semble donc qu'il s'agisse d'un exercice d'escrime plus traditionnel, apparemment connu de Perceval qui déclare s'y être déjà exercé¹⁵. Ce qui importe donc est d'apprendre à combattre, et toutes les formes d'entraînement sont satisfaisantes, sans que l'on puisse parler d'une approche rationnelle ou systématique¹⁶.

À la suite d'un apprentissage (évoqué ou supposé), le parcours du chevalier jusqu'à son accomplissement final, marqué dans *Erec et Enide* par la Joie de la cour, est une succession de ce que l'on peut appeler des performances physiques, suivant l'espace de la performance et le regard qui est porté sur elle par un ensemble de spectateurs : le combat singulier dans la forêt est partie intégrante d'un entraînement nécessaire, qui conduit – et même *doit* conduire – le chevalier au spectacle sportif qui se matérialise dans le tournoi, devant une assemblée juge de la valeur des combattants, et dans la perspective d'une récompense officielle (le « podium » !). Ainsi, le cheminement physique complet d'un chevalier peut être ainsi formalisé :

¹²Bertrand de Born, *Éloge de la guerre* (vv 29-30), traduit par P. Bec, *Anthologie des troubadours*, Paris, UGE, 1979 (p. 214).

¹³Vv. 1480-4.

¹⁴Vv. 1520-25.

¹⁵Vv. 1530-33.

¹⁶On ne retrouve pas de trace d'entraînements sportifs réguliers, adaptés et envisagés comme tels dans la littérature de cette époque. On ne peut donc pas véritablement parler d'éducation sportive au sens où nous l'entendons ici dans la formation du bachelier. Même du point de vue strictement militaire, ce ne sera « qu'à la fin du Moyen Âge qu'on assiste à un effort déterminé de la part des pouvoirs publics pour favoriser la pratique des sports militaires », comme le note Ph. Contamine – *La guerre au Moyen Âge*, Paris, 1980, p. 362.

Comptes rendus et notices

I – formation, exercices préparatoires

II – parcours

1a) successions d'entraînements

2a) mise à l'épreuve dans un cadre de l'aventure

3a) mise à l'épreuve dans un cadre officiel (facultatif)

....

1n) successions d'entraînements

2n) mise à l'épreuve dans un cadre de l'aventure

3n) mise à l'épreuve dans un cadre officiel (nécessaire)

III – reconnaissance finale comme champion ou « recordman » absolu

C'est surtout les parties II et III de ce schéma qui sont à l'œuvre dans les romans de Chrétien, à l'exception du *Conte du Graal*, où la formation de Perceval est esquissée. Cependant, on pourra remarquer qu'il existe toujours une phase initiale – substitut de la phase I – qui, tout en déclenchant l'aventure, répond à une performance motrice inhabituelle pour le chevalier. Dans *Erec et Enide*, comme dans le *Chevalier de la charette*, il s'agit de la rencontre avec le nain ; dans *Yvain*, c'est le conte de Calogrenant et l'épisode de la fontaine. Cette position décalée correspond à la projection du héros dans un nouvel espace qui dépasse celui de la cour arthurienne. Ce dernier en effet, que l'on peut qualifier d'espace de la fixité, de la conservation et de la coutume, ne permet pas effectivement une performance physique dont il ne peut être que le cadre officiel, c'est-à-dire celui de la reconnaissance et de la consécration. Mais cette fonction de reconnaissance ne peut véritablement s'exercer que lorsque le héros a accompli un parcours, jalonné d'entraînements, qui lui permette d'être vraiment identifié comme héros chevaleresque. Pour ce faire, il devra quitter l'espace initial de la fixité pour parcourir celui de la mouvance et donc de la performance. L'exception est Gauvain, chevalier accompli dès le départ. Mais c'est aussi pour cela que le Gauvain de Chrétien de Troyes ne réalise aucune quête véritable avant le *Conte du Graal* et qu'il n'est que le faire-valoir du chevalier qui naît véritablement de l'extériorité, hors de la coutume et qui ne pourra, éventuellement, intégrer celle-ci qu'à l'issue de son parcours d'épreuves pré-sportives.

Le parcours d'Erec

La structure du récit des aventures d'Erec fait apparaître une évolution progressive de l'action qui pousse le héros à développer des conduites motrices de plus en plus complexes. Dans la première partie de l'œuvre, Erec, sans ses armes, est confronté à un nain, personnage extraordinaire, puis à un chevalier solitaire dans un combat à la lance et à l'épée, enfin à une troupe importante de combattants en armes lors du tournoi royal. Par la suite également, après sa déchéance, il reconstruit progressivement sa renommée chevaleresque par une série d'expériences aventureuses dont la complexité croissante s'achève sur la victoire finale, preuve d'une harmonie retrouvée. Cette montée en puissance de l'engagement physique du héros – en deux temps dans *Erec*, mais à trois niveaux successifs comme on le rencontre régulièrement dans les romans arthuriens – trouve un écho redondant dans la structure même des affrontements (depuis les caractères des personnages rencontrés, jusque dans la

géographie des lieux) ainsi que dans le type de motricité mis en jeu dans les combats des chevaliers.

Nous analyserons la structure de ces affrontements en utilisant une grille de lecture reposant sur la classification proposée par Bernard Jeu dans son étude des relations entre les fondements anciens des sports modernes et les modes de pensée mythique à l'origine de nos sociétés¹⁷. Selon B. Jeu, le lieu de l'activité sportive et le type de motricité mis en jeu font émerger des sentiments particuliers dont la signification est à chercher dans les mythes ancestraux. Pour cela, il propose un schéma qui fait coïncider l'espace investi par l'action d'une part et les émotions déclenchées chez le pratiquant d'autre part. Il est alors possible de classer les différentes pratiques sportives modernes en trois catégories, dénommées « Épreuve », « Performance » et « Compétition »¹⁸, en fonction des variations des modalités spatiales de la motricité et des répercussions émotionnelles de l'activité physique.

– L'Épreuve regroupe les activités pour lesquelles l'individu pénètre dans un milieu fermé et difficile, dont il revient régénéré, en étant devenu « l'autre de soi-même ». B. Jeu propose alors une classification de l'Épreuve en trois sections :

Il s'agit des sports où l'on affronte directement les éléments de la nature (Section A), de ceux où l'on affiche ostensiblement la domination de l'homme sur la matière (Section B), de ceux enfin où l'on s'enfonce dans la profondeur de soi (Section C).

– La Performance doit être comprise comme la contrepartie positive de l'Épreuve, puisque l'homme tente alors de s'affirmer comme le meilleur possible. Il se mesure aux limites d'un monde, cette fois-ci à sa propre dimension, dans toutes les directions de l'espace et du temps.

Dans la nouvelle Section A, où l'on perçoit une résonance agraire, est privilégiée l'axe horizontal. La Section B cerne toutes les formes de combats dont la valeur initiatique est indéniable et qui s'inspirent d'une verticalité descendante. Les activités d'élévation, dans une verticalité ascendante qui symbolise la joie et la puissance, se regroupent dans la Section C.

– La Compétition regroupe les sports « centrés sur le symbolisme (...) du but, impliquant la fête, et réalisant une véritable synthèse intégrant les éléments des sports précédemment décrits. Le climat de l'Épreuve est conservé. La Performance reste indispensable ».

Les trois sections sont ici les suivantes : A) l'espace labyrinthique qui se referme, puis se dédouble ; B) l'implantation de deux espaces opposés et de sens contraires, séparés par un filet ou une ligne ; C) l'invasion réciproque de deux espaces en opposition et la simulation d'un jeu de lutte pour conquérir un territoire.

Selon cette 'grille', on peut esquisser, dans le tableau qui suit, et en relevant quelques exemples, une approche des engagements pré-sportifs, tels qu'ils apparaissent chez Chrétien.

¹⁷B. Jeu, *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, 1983.

¹⁸Nous utiliserons par la suite la dénomination avec majuscule, afin de bien distinguer le concept analytique du signifiant ordinaire.

Comptes rendus et notices

	Épreuve	Performance	Compétition
	<i>Pénétrer dans un milieu fermé et difficile et lutter contre ...</i>	<i>Se mesurer à un monde à sa propre dimension ...</i>	<i>Conquérir un territoire ...</i>
Essai de classification des combats pré-sportifs dans <i>Erec et Enide</i>	<p><i>A : personnage contre nature</i> Erec vs nain d'Ydier</p> <p><i>B : un obstacle à franchir</i> Lancelot au Pont de l'Épée</p> <p><i>C : une rêverie à dépasser</i> Perceval agressé par Keu</p>	<p><i>A (Citius) : horizontalité du duel à la lance</i> Erec vs 3 brigands</p> <p><i>B (Fortius) : mettre à bas ou ordalie</i> Lancelot vs Méléagant 2</p> <p><i>C (Altius)¹⁹ : brandir une tête coupée</i> Cligès vs Chevalier saxon</p>	<p><i>A : lutte dans les rues d'une ville</i> attaque de Windsor</p> <p><i>B : siège d'un château</i> château de Beau Repère</p> <p><i>C : tournoi collectif</i> tournoi d'Edimbourg</p>

Dans son étude des motifs narratifs dans la chanson de geste, J.-P. Martin évoque lui aussi une organisation syntagmatique qui fonctionne selon un schéma englobant des événements plus ou moins complexes. Reprenant les modèles structuraux des études morphologiques de récits, il fait le constat de l'existence d'une construction élaborée fonctionnant à trois niveaux, qui organise successivement les unités narratives en trois temps bien distincts :

- *l'épreuve qualifiante* : le héros subit une épreuve qui le rend apte à affronter son adversaire ;
- *l'épreuve principale* : il affronte et domine son adversaire ;
- *l'épreuve glorifiante* : il est reconnu vainqueur et obtient une récompense, par exemple la main de la princesse ²⁰.

Cette structure permet de « distinguer les *motifs performanciels*, transmettant des valeurs objectives, et les *motifs modalisateurs*, transmettant des valeurs modales : *pouvoir, savoir, vouloir, devoir* »²¹. En ce qui nous concerne, c'est la triple organisation des *narrèmes* qui nous intéresse²², à savoir :

- Épreuve (↔ *L'épreuve qualifiante*) : rituel d'initiation, adoubement, bataille pour faire la preuve d'une prouesse (mais jamais une bataille pour régler un

¹⁹Les dénominations, *citius, fortius, altius* sont de B. Jeu.

²⁰G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1984.

Voir plus précisément : J.-P. Martin, *Les motifs dans la chanson de geste (Discours de l'épopée médiévale, I)*, Centre d'Études Médiévales et Dialectales, Université de Lille III, 1992, p. 69.

²¹*Ibid.*, p. 92

²²*Ibid.*, pp. 132-36

conflit), méfait initial, mort initiale du héros, affront qui devient cause d'un manque (aventure périlleuse et souvent mortelle) ...

– Performance (↔ *L'épreuve principale*): affrontement guerrier, bataille, siège, duel entre champions ...

– Compétition (↔ *L'épreuve glorifiante*): bataille ou duel teintés de la reconnaissance finale du vainqueur glorifié (révélation du nom, masque qui tombe) ...

Une similitude apparaît ici entre notre approche et celle de J.-P. Martin, mais avec des différences sensibles quant aux concepts mis en jeu, puisque nous 'descendrons' dans le motif du combat. Il sera alors possible de découvrir comment et pourquoi un affront de type « Épreuve » est différent d'un duel de type « Performance » ou d'un tournoi de type « Compétition ».

L'Épreuve d'Erec

Lors de la partie de chasse au Blanc Cerf, Erec s'était éloigné de la royale escorte. C'est en faisant route à travers bois en compagnie de la reine Guenièvre et de sa suivante qu'il a rencontré le chevalier Ydier accompagné de son nain agressif. Dans les premiers instants de cette rencontre, c'est la suivante de la reine Guenièvre qui, après s'être avancée vers le chevalier Ydier, avait failli être blessée au visage par un premier coup de fouet. Finalement, c'est au dos de la main qu'elle est touchée par le nain, alors qu'Erec ne peut réagir instantanément. Ne portant pas ses armes avec lui, il se retrouve immobilisé par la crainte d'être tué par le chevalier Ydier s'il esquive le moindre geste de vengeance ou de représailles.

Or, c'est pourtant bien lui qui sera physiquement marqué par cette agression dont il conserve comme traces visibles *les roies* ou les lacérations²³. L'agression est d'autant plus forte que Chrétien souligne bien à cette occasion la différence physique entre l'agresseur et l'agressé. Ce dernier possède les attributs du chevalier (beauté, noblesse, prouesse, jeunesse)²⁴, alors que le nain, de « pute ere », est affublé de qualificatifs particulièrement dépréciatifs (« cuiverz, contralieus, fel, enuieus, anrievre »)²⁵.

L'affront que le nain lance à Erec en le frappant au visage avec un fouet plonge celui-ci dans une première épreuve à laquelle il n'est pas préparé. Cet affront est double, et doublement marqué, puisque la suivante de la reine est la première victime, qui *doit* poser la responsabilité du chevalier. On pense à la scène de la gifle du *Conte du Graal* et à la nécessité pour Perceval de combler la faille que cet acte a créée ; mais la réparation ne pourra se faire que plus tard, après l'initiation chevaleresque du jeune Gallois. On peut également penser à l'épisode dans lequel, au grand étonnement de Gauvain, Lancelot monte sur la charrette, sans que ni lui, ni Gauvain ne songent à châtier le nain de son outrecuidance. Et dans l'épisode du nain d'Erec, le chevalier ne se retourne pas non plus contre le nain. Dans ces trois scènes comparables, la réparation de l'acte de rupture ne se fait donc que de façon décalée, dans le temps et/ou dans l'espace. Erec combattra Ydier, Lancelot ne réparera son humiliation que bien plus tard et Perceval brisera la clavicule du sénéchal alors qu'il sera devenu un chevalier accompli. On pourrait ajouter que ce même type de scène, située en début de la quête, existe aussi dans *Yvain*, sous une forme différente, mais avec

²³*Erec*, vv. 221-4.

²⁴Vv. 86-90

²⁵Vv. 208, 213, 214, 794, 1012, 1020.

Comptes rendus et notices

une structure identique : Yvain est effectivement le témoin, encore impuissant, de l'humiliation de Calogrenant que ce dernier rapporte dans sa conversation.

Dans les trois premières situations, la non-réaction du chevalier humilié (Erec, Lancelot/nain) ou témoin d'une humiliation contraire aux principes du monde chevaleresque dont il fait partie (Erec/suivante), ou auquel il veut appartenir (Perceval/demoiselle) est donnée avec un système d'explication, au moins indiqué : Erec n'a pas ses armes, Lancelot, lui-même chevalier mystérieux et sans nom, peut accepter la gageure, sur fond de débat entre Amour et Raison, et Perceval est encore trop naïf à la cour d'Arthur où il ne fait que passer. Pour le cas d'Yvain on pourrait avancer que son mutisme, le secret de son entreprise, participent d'un phénomène de décalage identique. Quelle que soit la nature de l'explication fournie, il y a bien évidemment *nécessité* de cette mise en place d'un schéma de rupture dans la perspective de la quête initiatique. On peut aussi rattacher cette entrée en matière de la quête du héros à notre problématique, en considérant qu'elle est effectivement l'initiale d'un parcours pré-sportif, inauguré par l'Épreuve, qui se définit bien ici dans un affrontement des forces de la nature (catégorie A) ou, ce qui est assimilable dans le contexte romanesque, d'une contre-nature (Erec/nain, Lancelot/nain, Yvain/fontaine). Dans ces trois situations, l'espace choisi pour la rencontre souligne bien cette catégorie A : Erec et Guenièvre se retrouvent comme perdus dans une clairière étrange, « dans un essart à l'écart du chemin. » (*Erec*, vv. 136-37), Lancelot est jailli de nulle part et rencontre un nain lui-même venu d'un univers inconnu et indéterminé, Yvain voit surgir Esclados dans une forêt pour le moins merveilleuse. Le cas de Perceval est davantage à rattacher aux catégories B et C de l'Épreuve. La catégorie C est bien marquée par la scène de résolution de la rupture, puisque Perceval est totalement absorbé en lui-même (scène des gouttes de sang) quand il défait Keu. On remarquera de plus que l'Épreuve initiale correspond en quelque sorte à une « dépersonnalisation » du chevalier : Erec est sans armes, Lancelot a perdu son cheval, il est sur celui de Gauvain et il monte sur la charrette, Yvain affronte d'abord la fontaine merveilleuse et les instruments en sont le bassin et le perron, Perceval est novice et, très significativement, Arthur insiste sur cet aspect devant Keu²⁶. Ainsi, la rencontre du nain et d'Erec devient clairement la promesse de nouvelles aventures, soit que le maléfique nabot indique au héros la direction à prendre, soit qu'il provoque par ses actions l'apparition d'épreuves incontournables²⁷.

Si les lacérations du visage laissent des marques physiques à notre héros, c'est l'humiliation morale qui deviendra rapidement le moteur de sa volonté de vengeance, ainsi que Chrétien le souligne :

Dame, fait il, or est plus let ;

²⁶« Keus, con m'avez hui corrcié !/Qui assené et adrcié/Le vaslet des armes eüst/Tant qu'un po eidier s'en seüst./Et de l'escu et de la lance./Bons chevaliers fust sanz dotance./Mes il ne set ne po ne bien/D'armes ne de nule autre rien./Que neïs treire ne savroit/L'espee, se besoing avoit » (*Graal*, vv. 1283-92).

²⁷Comme le note J.-P. Allard, « le coup de fouet reçu du nain est pour Erec l'appel du destin, la provocation qui le lance par un décret arbitraire du bon génie de la narration sur la voie d'une initiation jalonnée d'épreuves prédéterminées par la structure traditionnelle du récit. ». J.-P. Allard, *L'initiation royale d'Erec, le chevalier*, Milan/Paris, 1987, p. 10.

si m'a li nains cuiverz blecié
que tot le vis m'a depecié. (*Erec*, vv. 234-6)

Itant bien prometre vos vuel
que, se ge puis, je vengerai
ma honte, ou je la crestrai. (vv. 244-6)

Ainsi, le nain a provoqué le chevalier : par là-même, il lui propose incidemment de relever une Épreuve. Le gage de la réussite se situera dans l'acceptation par Erec d'une série de confrontations : c'est un nouveau départ pour l'aventure chevaleresque. Pour s'extraire de cette rencontre infernale, Erec doit retrouver sa dimension chevaleresque afin de s'exprimer avec les armes qui sont les siennes. La redécouverte de sa propre nature ne sera possible que grâce à un cheminement, qu'après une quête que le héros va devoir entreprendre.

La démarche initiatique est alors entreprise, grâce à la première Épreuve, qu'il s'agit de relever. Le combat suivant, la première Performance, lors de la rencontre entre Erec, en armes cette-fois-ci, et Ydier, montre bien dans son déroulement qu'il est la suite inéluctable de l'Épreuve qu'il justifie donc en retour. En effet, l'humiliation première causée par le nain resurgit au fur et à mesure que les coups sont portés, et Erec finit par lancer à Ydier, en le provoquant de plus belle :

Ancores n'ai ge pas vangié
le let que cil vasax sofrî,
quant ses nains el bois me feri. (*Erec*, vv. 918-20)

La véritable raison qui pousse Erec dans ce combat sera dévoilée à la fin, quand Erec explique à son vaincu le sens profond de son acharnement à le battre :

Ou tu sofris ton nain anrievre
ferir la pucele ma dame ;
grant viltance est de ferir fame.
Et moi après referi il,
Molt me tenis lors anpor vil.
(...)
Por ce forfet haïr te doi,
car trop feïs grant mesprison. (*Erec*, vv. 1012-23)

La motivation profonde de notre héros est donc bien le produit de l'affront originel vécu dans la forêt. Un duel chevaleresque *devait* avoir lieu, pour mieux marquer le passage vers une dimension supérieure du récit. L'action quitte ainsi le niveau de l'Épreuve pour se développer dans une ambiance différente : l'affrontement sera recherché par le chevalier, le combat étant volontairement entrepris.

La Performance

Au village de Laluth, Erec parvient à se faire prêter des armes. Il va enfin pouvoir se confronter au chevalier Ydier, dont il sait qu'il convoite lui aussi l'épervier promis au héros de la fête. L'affrontement sera exceptionnel, car les deux

Comptes rendus et notices

chevaliers possèdent l'art de l'escrime médiévale. Il n'y aura que très peu de phases de repos dans ce duel, tant leur volonté d'en finir est grande :

Trop avons fet grant reponsee ;
recomañons nostre meslee. (*Erec*, vv. 925-6)

Le combat, d'une violence inouïe, est décrit pendant près de 200 vers²⁸. Les deux chevaliers s'affrontent à la lance puis à l'épée sur un espace relativement vaste. Dans le premier temps du duel où ils « se requierent as fers des lances » (v. 867), la caractéristique structurelle dominante de l'espace d'affrontement est l'horizontale. Le récit en précise même l'échelle :

La place fu delivre et granz,
de totes parz furent les gens.
Cil plus d'un arpant s'antr'esloignent,
por assamblar les chevax poignent. (*Erec*, vv. 863-6)

Nous nous situons donc bien dans la catégorie de la Performance, avec pour sous-catégorie la Section A, dite « Citius » qui privilégie l'axe horizontal. Les actions motrices aussi bien que l'espace investi par le combat résonnent de cette direction spatiale. Les chevaliers se croisent sur le champ d'ébats et « s'antr'fierent » à plusieurs reprises jusqu'à ne plus avoir d'armes. Mais le duel médiéval, nous le savons, consiste en une mise à bas de l'adversaire. Les gestes des combattants sont alors logiquement orientés selon cette préoccupation ultime dans le deuxième temps du combat. Ayant brisé leurs lances, les chevaliers combattent à coups d'épée, à moins qu'ils n'aient été désarçonnés ou qu'ils mettent pied à terre pour prolonger l'action dans une escrime à l'épée. La ligne privilégiée pour décrire les actions motrices est dorénavant orientée selon une « verticale descendante », si l'on reprend les termes de B. Jeu²⁹.

La technique gestuelle des chevaliers semble relativement simple dans cette nouvelle phase de duel : il s'agit d'asséner des coups violents pour mettre à mal l'adversaire. Les verbes d'action utilisés dans ces descriptions sont d'ailleurs révélateurs des techniques de combat employées. Les principales occurrences font ressortir : « embuigner, fraper, ferir, quasser, maillier, outrer, defoler, desmailler... ». Les coups d'épées sont donnés du haut vers le bas : « L'espee contre val descent », (v. 941), ils se frappent sur le col (v. 882), sur la tempe (v. 938), sur l'épaule (v. 954), l'épée fait tomber le camail de heaume (v. 940). Les surfaces qui reçoivent les chocs sont précisément situées sur le tiers supérieur du corps. Les trois derniers coups décisifs que délivre Erec dans son combat tombent encore verticalement sur la

²⁸Le combat débute après la mise au défi, au vers 854, et dure jusqu'à l'abandon d'Ydier, vers 1064.

²⁹Le récit bascule dans la Section B de la Performance, celle qualifiée de « Fortius » par B. Jeu, dans laquelle on retrouve les actions de mise au sol ou de mise à mort symbolique de l'adversaire.

tête d'Ydier, si bien que la coiffe en est coupée, l'épée parvenant même à trancher un os du crâne³⁰.

Le duel entre Erec et le chevalier au nain relève bien de la Performance, car il s'agit cette-fois d'« une conquête héroïque par l'homme de toutes les dimensions de l'espace et du temps. (...) C'est le deuxième grand moment de notre scénario. L'enfer est désormais à la mesure de l'homme. Ou plutôt, c'est l'homme qui se mesure aux dimensions de l'enfer »³¹. Après l'Épreuve, nous sommes parvenus aux sports de duel, à ces activités d'opposition dans lesquelles on vise la mise à bas, symbolique ou réelle, de l'adversaire pour s'approprier cette puissance qu'on affronte. Et Chrétien semble nous en apporter la preuve en soulignant ici l'art sportif des deux adversaires : « Andui sorent de l'escremie. » (v. 929).

Le stade de l'affront subi passivement est dépassé. Nous entrons dans la confrontation individuelle, dans la section B de la Performance, ainsi définie par B. Jeu : « Le point de départ sera la tauromachie, cette mise à mort respectueuse du père primitif. (...) On soulignera ensuite comment se révèle le passage de la tauromachie à la lutte et aux autres formes de combat. (...) Puis il conviendra de passer aux tournois, aux duels et à l'escrime. Intervient la médiation de l'instrument. On lutte l'arme à la main. Ici, l'idée guerrière de préparation militaire est soutenue par l'ancien schéma rituel du sacrifice totémique »³².

Dans les autres œuvres de Chrétien de Troyes, nombreux sont les affrontements entre chevaliers qui se résument à la tentation d'une Performance. Nous pourrions même dire que ce domaine de la Performance regroupe une grande quantité de combats chevaleresques des romans arthuriens. Ainsi dans *Cligés*, on peut retrouver cette étape de la Performance dans les duels qui opposent le héros au neveu du Duc de Saxe, au chevalier saxon, au Duc de Saxe lui-même, aux chevaliers ravisseurs de Fénice ou encore au Chevalier Bertran. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Lancelot se situe dans cette catégorie de combats lorsqu'il affronte le Chevalier du Gué défendu, le Chevalier de la Bretèche, le Chevalier Orgueilleux, et également Méléagant. Pour Yvain dans *Le Chevalier au Lion*, c'est l'occasion des assauts contre le

³⁰Le catalogue des blessures causées au combattant va de la tête aux membres inférieurs, avec une prédominance pour la partie supérieure du corps, comme l'a remarqué P.-A. Sigal (« Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XII^e et XIII^e siècles », dans *Le combattant au Moyen Age*, Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, pp. 171-83). Liées à la volonté « d'écraser » littéralement l'adversaire, les actions motrices offensives des duels médiévaux à l'épée sont donc dirigées principalement du haut vers le bas et atteignent majoritairement les deux tiers supérieurs du corps. Mais quand les coups ne portent pas ou quand les épées se brisent, c'est que la protection du bord supérieur de l'écu s'est révélée efficace (*Erec*, v. 3806-10). Les blessures causées lors des combats équestres à la lance concernent quant à elles plutôt la poitrine (*le piz – Erec*, v. 3593), le thorax (*Erec*, v. 3576), les *entrailles* (*Erec*, v. 3766) ou le bas ventre (« Que de la lance plus d'une aune par mi le costé li embat », *Erec*, v. 3604-5) et font appel à des verbes d'action différents, synonymes du verbe *fichier* (*percer – v. 869, anglaivé et anferre – v. 3767, retrere – v. 2868, ...*) qui caractérise les actions de transpercement et de perforation. La profondeur du coup d'ailleurs est parfois indiquée (« et de la lance li repont pié et demi dedanz le cors », *Erec*, v. 2867.)

³¹B. Jeu, *op. cit.*, p. 78.

³²*Ibid.*, pp. 133-134

Comptes rendus et notices

Chevalier de la Fontaine, Keu, les chevaliers du Comte Alier, le Sénéchal et ses deux frères, et pour finir contre Gauvain. Dans la dernière oeuvre de Chrétien, *Le conte du Graal*, Perceval lutte contre le Chevalier aux Armes Vermeilles, Aguingueron, Clamadiou des Iles, Orgueilleux de la Lande, Keu, tandis que Gauvain affronte le neveu de Greorreas ou Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie. Pour revenir à l'oeuvre centrale de notre étude, Erec se situe dans le domaine de la Performance lorsqu'il attaque Ydier, les brigands, Guivret, Keu, ainsi que lors de l'événement de la Joie de la Cour.

Les duels se situent régulièrement en milieu naturel (chemin, forêt, vallée, vallon, bas de colline, verger, lande, fontaine, bord de rivière, gué, campagne enneigée) ou sur un champ de bataille (généralement aux pieds des remparts ou à mi-chemin entre les deux camps comme dans *Cligés*). Cette mise en scène particulière de la Performance, qui rejette avec force le contexte urbain ou féodal pour privilégier le cadre naturel du combat rejoint la nécessaire liberté de l'affrontement. Il n'est pas question de mettre en place un lieu arbitraire et codifié pour cette pratique pré-sportive, pas plus qu'on ne livre les combattants en phase de Performance comme un spectacle de la cour. L'assaut guerrier est inclus dans le roman comme une mise à l'épreuve du chevalier-héros qui tente de s'affirmer comme preux, courageux, ou qui répare un outrage causé préalablement. L'opposition à un adversaire de qualité, généralement chevalier – un *alter ego* – est nécessaire pour la mise à l'épreuve réelle du combattant. L'apparition des Performances dans le récit donne la possibilité à l'acteur de retrouver ses qualités perdues ou de progresser sur l'échelle des valeurs chevaleresques. Dans cette condition, un cadre non civilisé – le milieu naturel – offrira toutes les garanties pour un affrontement sans limites dans lequel l'issue du combat sera liée à la seule prouesse du chevalier qui, vainqueur, s'approprie aussi symboliquement les puissances de la nature. Le cas d'Yvain est le plus emblématique d'une telle appropriation.

Cependant le roman a besoin d'activités pré-sportives plus complexes, c'est-à-dire offrant au héros la possibilité d'une reconnaissance sociale de ses nouvelles valeurs conquises. On se souvient de la détresse d'Yvain, enfermé au château de Laudine, de ne pouvoir apporter un témoignage de sa victoire sur Esclados. Le cadre initial de l'affront – issu de l'Épreuve – vécu d'une manière 'passive' – au sens que le chevalier ne choisit pas la nature et les circonstances de l'affrontement³³ – par un chevalier contraint de se défendre face aux vigeurs d'ennemis de nature différente ou fantastique, est véritablement dépassé dans la Performance. Mais nous ne sommes pas pour autant parvenus au terme de l'évolution, et nous allons continuer de suivre Erec sur son cheminement.

La Compétition

Erec a maintenant vaincu Ydier, le fils de Nut. Il s'est vengé du nain en réduisant son maître à l'état de prisonnier. La logique de la vengeance laisserait penser qu'Erec doit maintenant s'arrêter. Au contraire, la cohérence de la démarche initiatique est toute autre. Il nous manque la dernière étape, celle du retour triomphal du héros, selon une dynamique esquissée par J.-P. Allard :

³³Même Yvain, préparé par le récit de Calogrenant, ne peut savoir ce qui va se passer exactement.

« Le roman courtois repose sur une structure dont l'accident, l'imprévu, l'arbitraire et l'individuel sont bannis. Le héros doit y suivre un itinéraire prédéterminé, jalonné d'épreuves initiatiques dont la fonction préétablie est de l'induire, sinon de le contraindre, à assumer graduellement les valeurs d'un ordre qui le dépasse. Chaque rebondissement de l'action est pour lui une provocation qui l'entraîne dans une aventure inscrite dans sa destinée et chargée de l'amener, presque indépendamment de sa volonté, à un stade nouveau de son évolution »³⁴.

Après avoir subi une première épreuve en présence du nain, le chevalier Erec vient d'affronter et de dominer un adversaire à sa dimension. Le retour triomphal du héros à la cour d'Arthur peut maintenant se dérouler. Erec charge Ydier de se rendre à Caradigan où il doit signaler à tous sa défaite, pour bien faire reconnaître les valeurs chevaleresques du vainqueur. Le vaincu obtempère et se dirige vers le royaume d'Arthur. L'accueil qui lui est réservé par Gauvain et par les barons d'Arthur permet de bien comprendre l'ampleur des festivités qui seront données lors du retour d'Erec le lendemain. Les préparatifs s'organisent en l'attente du héros qui se présente bientôt en compagnie de la plus belle des dames. La coutume du baiser au Blanc Cerf peut avoir lieu et le mariage est célébré. L'épisode central des festivités est le tournoi d'Edimbourg (dit de Tenebroc) qui, de fait, clôt le premier cheminement initiatique d'Erec. Cette troisième et dernière manifestation, aux couleurs de la Compétition, va mettre en scène un affrontement collectif ritualisé entre les chevaliers d'Arthur qui étaient présents pour le mariage. La géométrie des lieux empruntés par cette activité se développe selon un axe horizontal. Il s'agit de « l'invasion réciproque des deux espaces en opposition »³⁵ et de signes contraires, qui vont s'interpénétrer dans l'action. La symbolique horizontale des deux camps qui s'affrontent est illustrée par le récit (« D'anbes parz fremist toz li rans », v. 2106), dans lequel les principaux qualificatifs soulignent cette dimension horizontale³⁶. Puis, de part et d'autre, les chevaliers sont présentés : Erec s'oppose à l'Orgueilleux de la Lande, à Rindurant, au roi de la Rouge Cité ; Gauvain combat quant-à-lui Guinzel et Gaudin de la Montagne ; Girflet, Yvain et Sagremor sont également du tournoi.

La description de l'affrontement s'étend sur un long passage (vv. 2081-196) et reproduit les mouvements précis des chevaliers qui « tuit s'antre vienent a eslais » (v. 2104). Les oppositions violentes sont minutieusement décrites, laissant entrevoir les déplacements horizontaux des deux camps qui tentent d'occuper le terrain – à présent un terrain 'socialisé' –, symbole de la victoire. Seul Erec ne se préoccupe pas de faire des prisonniers mais tente de faire belle figure dans les joutes pour manifester sa prouesse. Finalement, le groupe d'Erec parvient à repousser ses adversaires jusqu'aux portes fortifiées de la ville (« Que tresqu'es portes les anbatent » – v. 2177), ce qui souligne d'autant plus l'avancée du héros vers le monde socialisé, à l'opposé de la nature sauvage entourant la Performance. Le combat collectif

³⁴Jean-Paul Allard, *op. cit.*, p. 45

³⁵B. Jeu, *op. cit.*, p. 184

³⁶Aucun détail ne parvient à briser ce spectacle grandiose à dominante horizontale (vv. 2076-2104). Au contraire, les descriptions renforcent l'uniformité et la symétrie de cette vue. « Tuit s'antre vienent a eslais. D'armez est toz coverz li chans, d'anbes parz fremist toz li rans » (vv. 2104-6). Les actions motrices offensives répondent elles-aussi à cette dimension (vv. 2107-2192).

Comptes rendus et notices

s'achève. Erec en sort acclamé par ses pairs, tous reconnaissant « Qu'il avoit le tournoi veincu » (v. 2205).

Le va-et-vient répété des troupes en armes a ainsi glissé a plusieurs reprises sur la plaine, reproduisant à l'échelle du groupe les mouvements des chevaliers qui s'affrontaient à la lance, et retraçant précisément les déplacements spatiaux de la Compétition. En effet, pour sortir du « labyrinthe initiatique » des duels successifs qu'il a dû traverser, dépassant « le jeu alternatif dans des espaces séparés et de signe contraire » qu'il a rencontrés lors de ses combats précédents, Erec se retrouve engagé avec ses chevaliers dans un collectif qui, sous la forme d'une invraisemblable mêlée de combattants, lutte dans « des espaces interpénétrés »³⁷. Combinant la règle du particulier – on prend partie pour l'un des deux camps – et de l'universel – la règle est acceptée de manière fortuite par les deux équipes – la Compétition se développe sur un axe horizontal et combine des actions violentes de sens contraires.

Les détails du récit permettent de souligner que, comme on l'a noté, le contexte de la pratique n'est plus totalement naturel. Même s'il n'évoque pas la mise en place de lices (qu'il présentera lors du tournoi d'Oxford dans *Cligés*, ou du tournoi de la Dame de Noauz pour Lancelot), Chrétien de Troyes offre comme cadre de pratique la plaine qui s'étend sous les remparts de la ville. L'action peut ainsi se dérouler dans ce véritable terrain de sport médiéval, qui est limité par les murs de fortification et finit « devant la porte des chastel » (v. 2179). La présence de spectateurs est également envisagée puisqu'Erec est finalement désigné vainqueur du tournoi avec une telle avance sur les autres chevaliers

Que nus ne le porroit cuidier,
se cil non qui veü l'avoient. (*Erec*, vv. 2203-4)

L'auteur utilise les compétitions collectives sous la forme classique du tournoi médiéval avec une fréquence relativement importante. Véritable ponctuation du roman arthurien, le *tornoiement* se déroule dans un cadre précis – à proximité de la cour du roi Arthur – et clôt généralement un épisode. Toutes les modalités de combat sont alors combinées. Le résultat de la compétition est lié au nombre de chevaux ou d'armes adverses récupérés, à la quantité de prisonniers que l'on vient d'y faire. Cela fonctionne comme une table de marque, un affichage de score sportif, qui finalement détermine le vainqueur de la Compétition.

Erec, en vivant la succession des aventures sportives qui lui sont proposées, suit donc une véritable initiation physique au contenu pré-sportif³⁸. Les activités de combat qu'il pratique sont issues de registres totalement différents. Elles s'enchaînent tour à tour avec une logique cohérente : l'Épreuve suscite un trouble, la

³⁷Selon les formules de B. Jeu pour qualifier les Section A, B, C de la Compétition. (*op. cit.*, pp. 177, 203, 239)

³⁸La notion « d'initiation physique » prend pour nous le sens d'enseignement induit par des expériences corporelles fortes, débouchant sur une évolution du héros, après qu'il ait été confronté à des aventures pré-sportives évolutives aux résultats difficiles à obtenir (et dont le sens profond peut parfois rester opaque). Parallèlement à cela, l'admission du jeune noble à la chevalerie, « avec le rituel social et religieux qui l'accompagne, garde dans ses formes le souvenir des cérémonies d'initiation des adolescents dans les sociétés primitives », (P. Le Rider, *Le chevalier dans le Conte du Graal*, Paris, 1978, p. 90).

Performance le réduit, la Compétition couronne le succès final obtenu après un passage obligé par les étapes précédentes.

Après un tel cheminement, Erec sort grandi, accompli, ce que souligne bien Chrétien :

Or fu Erec de tel renon
qu'an ne parloit se de lui non ;
nus hom n'avoit si boene grace. (*Erec*, vv. 2207-9)

La réussite successive des trois étapes de l'initiation pré-sportive chevaleresque – retour à l'origine et confrontation individuelle (Épreuve), passage aux travers de duels (Performance), reconnaissance collective (Compétition) – a conduit Erec à atteindre un niveau supérieur. Cependant, le récit ne s'arrête pas là, car seule une « unité » est donnée, celle de l'initiation physique d'un chevalier modèle. Si Erec a achevé un premier parcours, il lui reste cependant à atteindre la souveraineté.

De la « récréantise » à la souveraineté

Après le tournoi, Erec est heureux dans son mariage et il va négliger son rôle de chevalier. Les armes le laissent indifférent ; il ne participe plus aux tournois tellement il est amoureux d'Enide. La rumeur publique l'accuse progressivement de « récréantise » :

Tant fu blasmez de totes genz,
de chevaliers et de sergenz,
qu'Enide l'oi antre dire
que recreant aloit ses sire
d'armes et de chevalerie. (*Erec*, vv. 2459-63)

Vexé dans son honneur, Erec s'engage à nouveau sur la voie de l'aventure, en compagnie de sa femme, sans savoir avec précision vers quoi il se dirige. Il s'agit là d'un inconnu dont une des particularités est d'être chargé des dangers qui font partie de la condition de chevalier. Les épreuves auxquelles il sera confronté le conduiront encore à progresser, ou du moins à retrouver cet état de perfection dont il vient de s'éloigner à cause de sa négligence. Il va alors vivre de nouvelles aventures, que l'on peut classer méthodiquement en autant d'Épreuves ou de Performances chevaleresques en fonction des modalités de ces affrontements. Il combat une succession de chevaliers devenus brigands (trois, puis cinq) puis une horde de chevaliers lancés à ses trousses (cent et un, exactement) ainsi qu'un chevalier qu'il ne reconnaît pas mais qui s'avère être un ami, Guivret. Il s'agit pour Erec d'une série de duels équestres qui fonctionnent comme une montée en puissance de la difficulté de la Performance qui lui est assignée. L'évolution mathématique qui passe de trois à cinq, puis à cent-un suit parallèlement la transformation du profil des agresseurs. Les anciens chevaliers devenus brigands sont remplacés par une troupe de chevaliers dont la valeur est évidemment supérieure.

Si le combat qui suit, teinté d'une violence extrême, n'oppose Erec qu'à un seul adversaire, c'est assurément que Guivret possède à lui seul toutes les qualités d'un preux chevalier. La preuve nous en est donnée par Chrétien lui-même dans ses descriptions (Guivret monte un cheval si vigoureux qu'il émiette sous ses sabots les

Comptes rendus et notices

cailloux du chemin et les rend plus fin « que mole ne quasse fromant » (v. 3696) ; le combat est tellement long qu'il dure près de six heures – « des tierce jusque pres de nonne » (v. 3796) ; il est si violent que Guivret en parvient à briser son épée sur l'écu d'Erec ; ils sont profondément blessés au point d'avoir tous les deux besoin d'un médecin...). Erec rencontre par la suite deux géants brutaux en train de martyriser un jeune chevalier qu'ils retiennent prisonnier. Erec les attaque et tue ces deux êtres monstrueux. Il en ressort tellement blessé qu'il fini par sombrer dans un coma profond. Nous retrouvons bien dans ce combat l'atmosphère de l'Épreuve qui oppose des adversaires de nature totalement différente.

Parti de la cour d'Arthur dans un état de « récréantise », Erec affronte tour à tour des aventures qui lui redonnent une part de sa gloire perdue et de sa grandeur passée. Il alterne donc des Performances chevaleresques (où il combat, lors de duels singuliers, des hommes possédant les valeurs ostensibles de la chevalerie) et des Épreuves (où il est opposé à des adversaires inférieurs en qualité). La dernière aventure du récit, celle de la Joie de la Cour, va opposer Erec à un chevalier géant dans la clôture magique d'un verger merveilleux. Le caractère de ce combat nous fait basculer dans la Compétition finale. Celle-ci a de particulier qu'elle résume les autres étapes, Épreuve et Performance. Seule, une victoire d'Erec peut redonner à toute la société cette Joie de la Cour qu'un enchantement a longuement subtilisée. Le héros bascule définitivement dans la symbolique de la « lutte pour le territoire » qui permet à B. Jeu de définir la troisième dimension. Erec sort vainqueur de la plus périlleuse de ses aventures. Mettant ainsi fin aux enchantements, Erec a prouvé sa souveraineté. Après l'épisode du décès du roi Lac, le père d'Erec, le roman se clôt sur le couronnement royal « a Nantes en Bretagne » (v. 6495), où Erec reçoit sa couronne des mains du roi Arthur.

L'initiation physique d'Erec s'achève, alors qu'il vient de remplacer dans la hiérarchie celui qui était son père et qui possédait le grade social le plus élevé. Après une première phase d'initiation, incomplète, parce que la Compétition n'était pas encore une fin de cycle, ne résumant pas l'Épreuve et la Performance, Erec a dû repartir en aventures pour en revenir dans un état reconnu de perfection. La succession des Épreuves, Performances et Compétitions a pleinement joué son rôle, offrant la possibilité au chevalier-héros d'accéder avec plénitude à sa destinée, c'est-à-dire à la souveraineté.

Dans sa tentative de compréhension du phénomène sportif, B. Jeu a reconstruit un continuum quelque peu artificiel qui le conduit des exercices corporels de l'Antiquité jusqu'aux pratiques sportives modernes, en passant par les activités physiques du Moyen Âge. Le présupposé initial de l'existence d'une essence suprême du sport oriente la classification qu'il nous propose. Un regard nouveau est porté sur l'homme sportif, dans sa quête ultime de liberté et d'acceptation d'une lutte face à la mort. Se dégageraient alors des valeurs éternelles d'origine mythologique issues des mythes que le sport véhicule et réactualise sans cesse.

Si une telle philosophie historique nous paraît quelque peu exagérée, les moyens proposés par B. Jeu nous ont servi de guide, car ils nous ont paru opérationnels pour décrypter une autre structuration de la démarche de Chrétien. Nous pensons ainsi avoir montré que les événements pré-sportifs médiévaux contribuent au sens général de l'œuvre. En dehors d'une fonction de *realia*, les combats participent

d'une structure fondamentale de la quête de la souveraineté, dont certaines structures de la pratique physique permettent de rendre compte, tout en pouvant peut-être rejoindre d'autres types structuraux, comme les fonctions dumeziliennes³⁹. Les chevaliers, par le biais de la succession des aventures rencontrées, développeraient ainsi progressivement des qualités spécifiques leur permettant de se positionner dans la société en détenteurs uniques des différentes valeurs trifonctionnelles. Les aventures cesseraient seulement quand le héros aurait fait la preuve de sa triple compétence, au travers de sa conduite et de ses victoires par le biais de la pratique sportive.

Il faut bien cependant insister en conclusion qu'il ne s'agit là que de structures. On ne saurait parler en aucun cas de conscience réelle et organisée de la pratique sportive. En effet, si une telle conscience existait, l'auteur nous offrirait des descriptions parlantes en matière de programme sportif. Il nous régalerait des efforts du héros à l'entraînement ou détaillerait les codes de jeu utilisés pour les duels ou les hiérarchies élaborées après les résultats des tournois.

Il faudra en effet attendre la fin du Moyen Âge pour que la pratique sportive s'établisse. Cependant, le lent cheminement qui va de la « violence de l'art de la lance et de l'épée » de l'époque médiévale vers « les arts du courtois » de l'Âge classique⁴⁰ semble déjà amorcé dans les romans arthuriens qui, en présentant l'activité du duel aventureux comme un nouveau mode de vie chevaleresque, ont pour une part dépassé le concept de combat strictement guerrier de la chanson de geste.

³⁹On pourrait en effet se pencher sur les rapports entre 'trifonctionnalité pré-sportive' (Epreuve, Performance, Compétition) et trifonctionnalité dumezilienne.

⁴⁰G. Vigarello, *Passion sport, histoire d'une culture*, Paris, 2000, p. 14, p. 34.